

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED. 222 rue de Chartres. 215 Cent et Bienville.

Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOUAGES, etc., s'adresser au Propriétaire de la Nouvelle-Orléans, 215 Cent et Bienville.

TEMPERATURE Du 17 octobre 1906. Thermomètre de E. CLAUDEL, Opticien, 631 rue Canal, N. O. L. A. Faurenbelt Centigrade

Flottes de guerre.

La perte d'un sous-marin français, le Lutin, dans la baie de Bizerte, perte qui s'est produite, d'après les avis reçus, à l'endroit où il y a quelques années, un autre sous-marin, le Farfadet, n'a pu être relevé du fond sur lequel il reposait qu'après de longs jours et lorsque tous ceux qui le montaient avaient depuis longtemps succombé, appelle de nouvelles attentions sur les efforts internationaux que font les grandes nations maritimes pour augmenter leur puissance navale, les unes pour imposer le respect et se défendre à l'occasion, les autres pour maintenir leur prestige, comme si le vieux adage qui dit que l'empire appartient au maître de la mer était devenu un article de foi politique.

L'expérience est pourtant là pour démontrer que si la maîtrise de la mer peut être immédiatement utile et profitable elle ne donne nullement l'empire à celui qui la possède.

Quoiqu'il en soit, ce n'est pas moins un fait patent que toutes les grandes puissances consacrent actuellement une grande partie de leurs ressources à leurs flottes de guerre, chacune construisant des navires de types communs, mais en même temps donnant sa préférence à quelque type particulier et cherchant à établir sa supériorité dans le genre.

C'est ainsi qu'en France la construction des sous-marins a été poussée avec une activité plus grande que partout ailleurs, et que ce pays a incontestablement aujourd'hui une avance considérable sur les autres. Or, voici que la perte successive et à court intervalle de deux des meilleurs bâtiments de sa flotte de sous-marins vient causer un certain émoi et faire émettre quelques doutes sur la valeur du nouvel engin. L'émoi se comprend; il s'agit de soulever à l'agonie atroce des malheureux enfermés au fond de la mer et mourant lentement, se rendant compte quelquefois des efforts que font leurs camarades pour les sauver.

Mais les doutes qu'on éprouve ne sont nullement justifiés. Tout d'abord il a été prouvé que la perte du Farfadet n'était due qu'au retard apporté à la fermeture de l'écoutille au moment de la plongée, à un très simple accident consécutivement, qui aurait passé absolument inaperçu en d'autres circonstances. En ce qui concerne le Lutin, on n'a encore aucun détail, mais

il est probable qu'il ne s'agit également que d'un simple accident, d'une négligence, peut-être. Et c'est pourquoi la perte de ces deux bâtiments, quelque déplorable qu'elle soit, ne peut mettre en question la valeur du sous-marin comme arme navale. D'un autre côté, il est probable qu'on constaterait, si l'on prenait la peine de scruter les statistiques, que les accidents aux sous-marins sont proportionnellement moins fréquents qu'aux autres navires, et qu'en somme il se perd plus de gros bâtiments que de petits.

Conférenciers transatlantiques.

Paris, 7 octobre.

Chaque année, à pareille époque, quelques hommes de lettres réputés, journalistes d'envergure, romanciers et poètes notaires, voire graves historiens et économistes, se préparent à la traversée de l'Atlantique, vers l'Amérique. Ce voyage, ils ne l'entreprennent pas pour leur seul agrément. Il existe, en effet, de l'autre côté de l'Océan, une société fort bien organisée et dont les tendances, excellentes par elles-mêmes, ne peuvent, par surcroît que nous flatter : c'est la Fédération de l'Alliance française des Etats-Unis et du Canada, qui se propose de faire connaître, en même temps que les lettres françaises, les lettres françaises, et dans ce but, choisit chaque année, avec un tact sûr et un goût très fin, un ou deux conférenciers chargés de répandre là-bas, chacun en sa spécialité, la bonne parole d'ici. En outre, avec les ressources qu'il doit à la généreuse initiative de M. Hyde, un Américain très parisien, le cercle français de l'Université d'Harvard fait de son côté son invitation, qui ne trouve pas beaucoup de réfractaires.

Et voilà, pour nos meilleurs écrivains de France, l'occasion d'un joli voyage à la fois économique, intéressant et flatter, qui leur permet d'enseigner et d'apprendre. Arrivés là-bas on les promène de ville en ville, on les reçoit comme des ambassadeurs de la pensée française, on les fête, on les acclame; et ils reviennent un peu plus riches de toutes les façons.

Cette "saison d'Amérique", un grand nombre de ceux qui ont déjà un joli renom dans les lettres l'ont entreprise. On attend les autres.

Cette année, c'est le tour de M. Anatole Le Braz, Certe érudit et pour qui la terre armoricaine, ses poétiques légendes et sa pittoresque histoire n'ont pas de secrets, M. Le Braz parlera de la Bretagne et de toute la France provinciale d'ici présent, dont l'improbable nivellement n'a pas touché encore à détruire toutes les hautes et basses coutumes et le génie si particulier.

L'autre conférencier, c'est le vicomte Georges d'Avenel, dont nos lecteurs n'ignorent point les intéressants travaux et la haute compétence économique. Ainsi vont s'ajouter deux noms remarquables à la liste déjà longue des visiteurs qui sont allés répandre sur la terre d'Amérique l'influence française.

Ce furent tour à tour MM. René Doumic, le distingué critique de la "Revue des Deux Mondes"; Edouard Rod, pénétrant romancier; Henri de Régnier, poète qui eut la joie de révéler d'autres poètes et de les faire mieux connaître peut-être de l'autre côté de l'Océan que de celui-ci; Gaston Deschamps, si au courant de la littérature contemporaine au jour le jour; Hugues Le Roux, pour qui ce voyage fut un jeu après

tant d'autres déjà entrepris. Malheureusement, après de la Mutualité, Lévy Brullem, André Michel, René Millet, Funck Brentano, qui sait faire de l'histoire le plus attrayant et le plus vivant des romans vécus.

Comme on le voit le menu est rédigé par des connaisseurs; la diversité n'y manque point. Admirez l'initiative de ce peuple pratique qui sait chercher chez nous ce que nous avons de mieux et de plus désintéressé; il n'hésite pas à importer chez lui ce que peut-être il sent lui manquer encore. Il ne frappe pas de droits exorbitants la pensée, comme une marchandise de médiocre aloi. Quelque jour, il lui demanderons-nous pas, en échange, un peu de son sens si positif qui n'abonde point chez nous?

Les paroles volent, dit le proverbe. Il n'y paraît point puis que celles qui ont été semées là-bas ont bien germé.

— Les conférenciers français — écoutez plutôt ceux qui sont revenus — ont tous obtenu un vil succès. Est-ce le seul goût de s'instruire qui le leur a valu? Il serait un peu téméraire de l'affirmer. L'Amérique est le pays des "exhibitions"; le conférencier, son nom, son renom, le charme de sa parole, l'élégance de ses cravates comptent peut-être pour autant que l'intérêt de la conférence. Pour stimuler le zèle des auditeurs, un peu de "bluff" n'est pas toujours inutile. C'est ainsi qu'un de nos jeunes confères, très parisien, en tournée de conférences et pourvu d'une vague alliance avec la souveraine d'une petite principauté, fut, par les soins de son "manager", affublé sur les affiches, de son arrivée, du titre de "Cousin de la Princesse de...". En caractères énormes qu'on n'accorde point à son nom très bourgeois, M. X... n'ôt point fait recette; le "cousin de la Princesse" attirera des salles combles. Qu'importent ces menus stratagèmes, si au demeurant nous y trouvons notre compte?

Ces conférences entrées peu à peu dans nos mœurs et qui y demeurent, après la première flamme de la mode, obtiennent plus de faveur encore en Amérique, où on les suit d'assez loin.

Beaucoup de gens qui, certes, n'auraient point eu cours par crainte d'un enseignement rébarbatif ne manquent pas la conférence. Le titre les rassure. La conférence c'est presque un spectacle. On n'est point forcé de tendre démesurément son attention; les mots se glissent tout seuls dans l'oreille complaisante. Et puis, il faut bien le dire, les conférenciers ne se croient pas tenus d'affecter la gravité sévère et la morgue des professeurs qui semblent bien souvent n'avoir déposé leur robe que la veille.

Le conférencier se doit à lui-même d'être jovial, léger, entraînant, spirituel. C'est un merveilleux d'oreiller de pitules. Il y a un peu en lui, mais dans le meilleur sens du mot, du comédien. Il ne craint ni les effets ni les applaudissements. Il a devant lui une salle qu'il s'agit de séduire et de conquérir. Il s'y emploie de son mieux et par tous les moyens.

Et c'est ainsi qu'il apprivoise les foules, sorte de missionnaire laïque des idées modernes. Ne craignons point ses trahisons, ayons confiance dans l'image qu'il ira apporter de nous, au loin. Si, par hasard, il était ici un critique sans indulgence de nos façons d'être, d'agir et de penser, il deviendrait là-bas, par le seul fait de la transplantation, de la nostalgie et de l'illusion qu'on sait si bien se suggestionner de loin, le plus chaud zélateur de notre société contemporaine. Soyons certains qu'il n'en verra plus, et que

sur tout — c'est ce qui importe — n'en montrera aux autres que les honneurs, le charme et les supériorités. C'est pourquoi il faut en toute confiance souhaiter "bon voyage" à ceux qui partiront demain.

Le voyage, en tout cas, ne sera pas inutile!



La Reine Marguerite.

Le 6 octobre dernier est arrivée à Paris S. M. la Reine douairière d'Italie, qui fait inognito un voyage automobile en France. La Reine Marguerite, qui voyage sous le nom de comtesse de Stapingi, fut la bienfaitrice souveraine de l'automobile en Italie. Tout de suite conquise par la locomotion mécanique, elle s'y adonna avec ardeur et en protégea l'industrie.

La Reine Marguerite est restée à Paris une huitaine de jours; puis elle s'est rendue, par la route, en Allemagne, où elle excursionna sur les bords du Rhin.

De Turin, d'où elle partit, la souveraine a suivi un itinéraire intéressant, par Briançon, le Lautaret, Grenoble, Aix les Bains, la Grande-Chartreuse, Bourg de Bourg, Sa Majesté a gagné les bords de la Loire, dont elle a visité les merveilleux châteaux. Elle a atteint Paris par Blois et Orléans.

L'automobile avec laquelle voyage la Reine d'Italie est une 50 chevaux Italia, d'un type spécial, construite pour le grand tourisme. Elle est remarquable. Disposant d'un espace carrossable de 2 m. 80, les constructeurs ont pourvu le châssis d'une vaste et confortable carrosserie qui contient sept places. La voiture, qui pèse 2800 kilogrammes, porte 400 kilogrammes de bagages et sept voyageurs. Malgré son énorme poids, l'automobile, multipliée d'ailleurs par la montagne et munie de pneumatiques de 1,000 sur 150, a escaladé le Lautaret en troisième vitesse, et la Grande-Chartreuse en seconde très aisément.

L'Italie de la Reine Marguerite est garnie rue d'Anjou, à la Société Paris-Automobile, concessionnaire exclusive pour la France de la marque royale; elle est garnie dans un local particulier; l'automobile contient, en effet, une statuette en argent extrêmement précieuse, celle de saint Christophe, à laquelle la Reine porte une dévotion particulière.

HENRI ROUILLON GUESNIES DE CAI 14 JOURS. LONGUET FAZU est garanti comme remède infallible pour la cure de toutes les névralgies, migraines, névroses, de 6 à 14 jours, on l'argent rendu, 50c.

Il y a trente-cinq ans.

Il y a trente-cinq ans, au commencement de 1871, cinq mille prisonniers français se trouvaient internés dans la forteresse de Spandau. Ils s'ennuyaient ferme quand l'idée vint à l'un d'eux de fonder un journal. La proposition fut accueillie avec joie et le journal fut baptisé incontinent "Le Prométhée." M. Monzie fut nommé directeur.

"Le Prométhée," hebdomadaire, n'a eu que huit numéros de quatre pages chacun. Il était entièrement manuscrit, les prisonniers n'ayant pas de quoi payer les frais d'imprimerie. Les numéros se vendaient en détail chez un libraire de la ville, au prix de deux groschen et demi, un peu plus de trente centimes.

Le texte était partie en prose et partie en vers. Un des poèmes, d'une jolie mélancolie, était intitulé: "Le prisonnier mourant." En voici une strophe:

Je ne reverrai plus la France, mon village, Ma place sera vide au foyer paternel; Je n'irai plus danser auprès du vert feuillage, Un autre conduira ma Louise à l'autel.

Beaucoup de ces braves sont bêtes! morts en terre étrangère et dorment leur dernier sommeil au cimetière Saint-Jean de Spandau.

La glace à travers les âges.

Pendant les dernières périodes de chaleur torride, la consommation de la glace à Paris a atteint des chiffres fabuleux.

Les Romains aimaient à boire frais, mais il faut espérer que les glaciers actuels conservent leur marchandise plus septennement que leurs ancêtres de l'ancienne Rome. Athènes raconte, en effet, que des boutiques existaient à Rome, où l'on conservait de la neige toute l'année dans de la terre et de la paille; on la vendait à qui voulait rendre sa boisson fraîche.

Louis XIV, en 1701, donna un privilège à Louis de Beaumont, pour la vente de la glace et de de neige par tout le royaume, au taux de 18 deniers la livre; le prix en augmenta par la suite, et quand, en 1719, le sieur Bonfond obtint le privilège de la vente de la neige du mont Dore, elle coûtait 8 sols la livre.

Vers la fin du règne de Louis XV, la concession de la fourniture de toute la glace de Paris fut octroyée pour trente ans, moyennant 40,000 livres données aux Quinze-Vingts, et une rente annuelle de 18,000 livres.

THEATRES.

ORPHEUM

Salle bondée à chaque représentation à l'Orpheum, et triomphe complet pour les artistes qui exécutent un des plus amusants programmes de vaudeville qui ait jamais été offert à un public.

TULANE.

Il y avait foule aux deux représentations de "Forty-Five Minutes from Broadway" hier au Tulane, et il en sera de même jusqu'à la fin de la semaine.

CHESNEY.

Hap Ward, Lucy Daly et les

Il n'y a qu'Un Véritable Biscuit Soda parce qu'il n'y en a qu'un qui vous arrive tel qu'il sort du four. D'autres perdent leur valeur en étant exposés à l'air, en absorbant l'humidité et en prenant la poussière. Le véritable biscuit soda est Uneeda Biscuit qui est gardé frais et propre par le paquet qui le protège. NATIONAL BISCUIT COMPANY 5c

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

THEATRE DE L'OPERA.

La première des trois représentations de "Martha", opéra de Florent Schmitt, préparées avec autant de zèle que d'habileté M. Archie H. Maclean Campbell, de Londres, a été donnée hier soir au théâtre de l'Opéra Français, rue Bourbon, devant une assez bonne salle. Elle a obtenu un plein succès, qui ne pourra que s'accroître aux deux prochaines représentations, ce soir et demain soir.

Le délicieux opéra est interprété en anglais par des amateurs de talent, au nombre desquels on compte Mme Alfred Sheldon, Mlle Mollie Blanchard, M. Lew Sully, M. H. Meister, M. Coyle, M. Campbell, M. W. Summers, M. Paul Jacob, Miles Marie Dumars, Dora Saunders et Jones, Mme Owens et d'autres.

C'est M. Henry Wehrman qui conduit l'orchestre et M. C. A. Harris qui tient le piano.

Les chœurs sont parfaitement stylés, et ils ont été fréquemment applaudis hier soir, comme l'ont d'ailleurs été les principaux interprètes.

L'ENSPRIT DES AUTRES

Au siège de Langres. Un arbitre cause avec un général. — Vous aurez de la peine à déloger l'ennemi, les regards qui le figurent sont de fameux lapins.

— De fameux lapins! parfait! s'exclame le général: je vais leur envoyer mes... chasseurs!

Une définition. Chef de clique: un homme condamné aux bravos forcés.

NAVIGATION FLUVIALE.

DEPARTS DE BATEAUX A VAPEUR JEUDI, 18 OCTOBRE 1906

Bayou Lafourche-CARRE à 12 M. Bas Terrebonne-M. F. BRADF. ED. à 12 M. Haut de Terre-GEM. à 17 M. Madouville-PINELAND 4 30 p. m.

VENDEDS 19 OCTOBRE 1906. Bayou de Terre-GROVE-ORLEANS à 11 M. Bas Terrebonne-M. F. BRADF. ED. à 12 M. Haut de Terre-GEM. à 17 M. Madouville-PINELAND 4 30 p. m.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

SANG ROUGE

SANG BLEU.

L'EXPLOSION

L'ADIEU

Les passants le regardaient et s'étonnaient de cet entretien qui semblait si peu à ceux qui ont

lieu d'ordinaire sur un trottoir. — Viens, dit Colette, en l'entraînant du côté de l'avenue Marigny à peu près déserte à pareille heure.

Qu'y voyait à peine. Les becs de gaz s'allumaient sous les rangées d'arbres dont les dernières feuilles tombaient lentement à terre comme des papillons dont l'aile serait cassée.

Il se marquaient l'un après de l'autre sans prononcer un seul mot.

Dans le brouillard, quelques passants, très rares, défilèrent comme des ombres.

Colette respirait à peine. Elle avait sur la poitrine un poids qui l'étouffait. La présence de cet ami qu'elle avait cru ne ja mais quitter, auquel elle s'appuyait, lui causait une émotion extraordinaire.

La vue de cette tête blême, ravagée, lui inspirait une pitié profonde.

S'il eût proféré une parole de regret, de pardon, elle serait tombée dans ses bras et portant son orgueil d'honnêteté fielle, irréprochable, avait été violemment froissée, foudroyée au pied.

Elle murmura de sa voix si pénétrante et si douce: — Pourquoi se ta dit tout à l'heure que le mal est irréparable? — Il brossa les épaules et ne répondit pas.

Elle reprit: — Connais-tu donc des malheurs qu'on ne puisse pas éviter avec un peu de bonne volonté et de raison?

Il demeura muet. Elle reprit avec plus de force, mais d'une voix assourdie: — Marcel, y a-t-il donc des erreurs qu'on ne puisse reconnaître, des soupçons qu'on s'obstine à admettre malgré l'évidence? Crois-tu qu'on ne soit pas parfois la dupe d'une hallucination d'une illusion, enfin? Crois-tu que dans les ténèbres on ne prenne pas facilement une femme pour une autre et que les hasards de la vie n'amènent pas trop souvent les innocents à passer pour des coupables?

Il secoua la tête. Alors elle se ta. Il entendit un sanglot étouffé. — Tu pleures, dit-il. Que sont tes larmes auprès des miennes? A Paris, tu ne manques pas de distractions... Il y a quelques jours à peine, tu étais dans un château, en toilette superbe, adulée de ceux qui t'entouraient et qui te trouvaient belle!

— Qu'en sais-tu? — Ne nie pas... A quoi bon? Tu seras mille adorateurs pour un... Tu retrouveras ici ceux qui tournaient autour de toi là-bas, épris de ta jeunesse, se disputant tes sourires... Moi, depuis cette révélation sinistre, je suis pas en un jour de repos, pas une nuit de sommeil... Rien ne

pourra me distraire de ta pensée. Sans cesse, que je sois en France ou ailleurs, j'aurai devant les yeux et dans le cœur ton image que j'en voudrais arracher! Elle me pensait partout, et cette rencontre que j'aurais dû éviter ne fera que raviver l'ardeur de mes desirs et envenimer mon inoubliable blessure! Ecoute, Tu parles d'innocence! Près du lit de mort de ma mère que tu as tuée en me forçant à m'éloigner d'elle, j'ai adjuré mon père de me dire la vérité entière, de m'affirmer s'il n'avait pas un doute, s'il pouvait croire à une erreur, et il m'a répondu dans sa tendresse et sa loyauté que tu connais bien ce mot terrible que j'avais déjà trop entendu: — J'ai vu!... N'en parlons plus. Je ne t'en veux plus de mes souffrances, de mes regrets, de mon malheur qui n'a pas de remède... mais l'essai de la paix de te défendre, de me tromper!... — Tu me crois donc bien coupable!

— Ta faute était fatale... Elle est excusable peut-être par l'entraînement, par mille circonstances auxquelles je ne veux même pas faire allusion... mais puis que tu me le demandes... Eh bien! oui, j'y crois, comme à mes souffrances, comme à la mort de ma pauvre mère, comme au deuil de mon père et à sa douleur, comme au malheur qui m'attend que rien ne pourra conjurer.

Il s'empara de la main de Colette, terrifiée, et la pressa dans la sienne, sans qu'elle fit un mouvement.

Elle semblait changée en statue. Puis il repoussa cette petite main frêle et s'éloigna à grands pas.

Elle le vit s'enfoncer sous les arbres qui longent les murailles de l'Elysée et disparaître au coin de l'avenue Gabriel.

Alors seulement elle reprit un peu de sang froid et se reconnt, pour ainsi dire.

Jusqu'à là elle avait pu conserver une vague espérance, croire à un retour possible de cet ami, de ce fiancé, qu'elle n'avait pas cessé d'aimer malgré l'outrage de ses soupçons.

Son âme indulgente et douce était prête à pardonner à son Marcel était tombé à ses genoux, s'il lui avait dit: — J'ai été trompé... J'aurais dû te croire... Moi qui avais eu tant de preuves de ta bonté, de ton innocence, de ton dévouement, de ta pureté enfin, j'ai été un criminel d'ajouter foi aux calomnies dont tu es accablée. Reviens à moi!... — Que n'ait-elle pas donné pour entendre cette prière!

Désormais plus d'espoir, plus rien! Le rêve de son enfance était évanoui.

Adieu la vie paisible dans ce joli bourg d'Arville où elle avait

en quelques joies mêlées de tant de chagrins, le supplice de sa mère martyrisée par un mari injustement irrité peut-être, l'aversion de l'homme dont elle portait le nom sans être son enfant, mais le pour amour qui la liait au compagnon de son enfance ne suffisait-il pas à lui faire oublier tout le reste? Dans une heure de promenade avec lui à travers les champs de luzerne ou de blé, près des haies d'andépine en fleurs, si belles en printemps, l'été au milieu des avoines et des orges émaillées de coquelicots et de bleuettes, m'amaissait elle pas assez de souvenirs et de courage pour des semaines de séparation?

Le passé était mort comme la confiance et l'amitié!

Il s'en allait, devant lui, au hasard, non pas dans le désir de faire fortune au loin, dans ces pays inconnus ouverts à grands frais à l'ambition et à la cupidité des chercheurs de richesses, mais afin d'y trouver une fin plus rapide et le remède à ses maux.

Elle soupira et reprit le chemin de la rue d'Artois, lentement, indécise, sachant à peine que penser et que faire.

Lorsqu'elle rentra chez elle, une pluie fine et glacée s'était mise à tomber; le temps, très doux pour la saison, changeait brusquement; des nuages bas et gris couvraient dans le ciel.

Elle aurait pu croire que les éléments se mettaient d'accord avec sa tristesse, si profonde que

déjà, mais il lui semblait qu'il n'y avait plus ni joies ni consolations pour elle.

Son âme était en deuil, comme Marcel Fabrice était en deuil de sa mère et de ses espérances anéanties.

Elle venait à peine d'entrer dans sa chambre lorsqu'un coup de timbre l'avertit qu'elle n'était même plus libre de rester enfermée avec sa douleur.

Elle essaya d'effacer les traces de ses larmes et descendit. Madame Rimbaud feuillettait et classait dans son boudoir des comptes de valeurs et de banque.

Elle demanda à sa demi-sœur de compagnie: — D'où sortez-vous donc, chère petite? Il me semble que vous avez tardé bien longtemps.

Elle l'examina d'un regard où il y avait plus d'inquiétude que de soupçon. — Approchez, ordonna-t-elle doucement. Vous êtes pâle avec des yeux rouges! Que s'est-il donc passé?

— Vous l'avez vu peut-être? — En effet, il m'attendait près de l'hôtel de madame Barron.

— Un amoureux, sans doute? — Hélas! madame, un ami d'enfance qui en effet, est, autrefois, le projet de m'épouser. — Il ne l'a donc plus? — Non, madame.